Un enfer russe pendant la grande guerre [suite et fin]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **30 (1922)**

Heft 8

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-682612

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Un enfer russe pendant la grande guerre

(Suite et fin)

Un *service de quarantaine* était attaché au camp de Nargin. Son fonctionnement jette une lumière instructive sur les procédés de pillage pratiqués systématiquement dans certains camps de prisonniers de guerre en Russie. Entouré de fils de fer barbelés, établi sur un promontoire écarté de la partie nord de l'île, la quarantaine se composait de 5 baraquements du type courant; on y pouvait loger 200 à 300 hommes. Elle possédait une installation de bains, c'est-à-dire deux grandes cuves destinées à recevoir de l'eau, mais qui n'en reçurent jamais. C'est dans ces locaux qu'on obligeait les nouveaux arrivés à passer une semaine. Ce n'était du reste pas un vrai lieu de quarantaine puisque les prisonniers devaient aller eux-mêmes chercher leur nourriture dans l'enceinte du lazaret commun, ce qui les obligeait à se mêler à tous les autres.

A leur arrivée sur l'île, la plupart des prisonniers avaient de bons vêtements; leurs chaussures n'étaient pas défectueuses non plus. Pour passer la soi-disant « désinfection », on les faisait déshabiller dans les baraques de quarantaine, puis l'on poussait les hommes dehors. Quand ils étaient autorisés à rentrer dans les maisonnettes, ils n'y trouvaient que de vieux haillons sales et dégoûtants qu'on mettait à leur disposition, tandis que les bons vêtements avaient été enlevés. On nous a assuré que des provisions d'habits avaient été ainsi volés et vendus dans les bazars de Bakou.

Quittons maintenant les prisonniers placés en lieux de quarantaine et passons de l'hôpital dans la partie du camp réservé aux prisonniers en santé. C'était tout le reste de l'île. Des baraquements analogues à ceux que nous avons vu au lazaret servaient d'habitation. Seule la disposition des lits était différente: ils étaient superposés, soit beaucoup plus nombreux pour un même espace. Ici aussi les fenêtres étaient remplacées par de la tôle, de sorte qu'il faisait tout à fait nuit dans ces lieux de couchage.

Des poêles existaient, mais seulement des poêles à bois, et il n'y eut jamais du bois pour les allumer. C'est dans ces bouges que les hommes étaient entassés. Indolents, apathiques, minés la plupart par la maladie et par les privations, le plus grand nombre restaient toujours couchés parce qu'ils n'avaient pas la force de se tenir debout! Comme leurs camarades de l'hôpital, ces hommes ont abominablement souffert de la soif et du manque d'eau, nous devons le répéter. Les bateaux-réservoirs venaient très irrégulièrement; souvent les hommes d'équipe ne se donnaient pas la peine de pomper sur l'île toute l'eau amenée, travail qui durait environ 2 heures, et quand on avait débarqué le liquide nécessaire pour la garnison russe (environ 600 hommes qui étaient servis les premiers), il en restait en général trop peu pour satisfaire aux besoins des prisonniers.

Nous savons qu'il est arrivé que pendant 4 jours, ces malheureux ne reçurent pas une goutte d'eau. Ils se traînaient alors jusqu'au rivage et buvaient de l'eau de mer, ce qui provoquait immédiatement la dysenterie. Le plus fort à ce sujet est que l'administration prenait prétexte de la disette d'eau pour ne pas donner à manger aux prisonniers....., prétendant qu'il était impossible de cuire sans eau potable! Quand enfin le précieux liquide arrivait, on ne donnait pas les rations arriérées, parce que le principe administratif adopté ne permettait pas de le faire!

Par contre, il semble que même lorsque la pénurie d'eau fut la plus grande, les troupes préposées à la garde des prisonniers n'en manquèrent jamais tout à fait. Aussi les médecins pouvaient-ils en acheter à leurs gardiens et pour leurs malades fébriles au prix d'un litre d'alcool absolu pour un litre d'eau. Les Russes buvaient volontiers cet esprit de vin pur.

Les vêtements des prisonniers sains étaient dans un état pire, s'il est possible, que ceux des malades. Au lieu de paillasse, ils n'avaient que des nattes de jonc comme litière. Point de couvertures, quelques rares manteaux.

Cet état de choses nous indigna au point d'avoir une scène violente avec le commandant du camp, un ancien colonel de réserve, qui refusait de nous ouvrir les magasins où — nous disaient les prisonniers — il y avait une grande réserve de vêtements. A la suite de menaces, nous obtînmes cependant les clefs, et grande fut notre stupéfaction de nous trouver dans une maison — la plus spacieuse de l'île — en présence de 14 000 pelisses, type autrichien, presque entièrement neuves, des milliers de couvertures, de manteaux, d'uniformes de l'armée austro-hongroise, entièrement neufs. En outre, une quantité énorme de bottes, de linges et de vêtements de toute nature. Il s'agissait là, sans doute, du produit des « désinfections » opérées au service de quarantaine pendant les années écoulées. C'est seulement lorsque ce magasin fut complètement rempli que le commandant avait autorisé le trafic des vêtements sur les marchés de Bakou. Quant à ce stock lui-même, il paraît probable que le commandant avait déjà passé un marché à son profit personnel avec un juif de Bakou. Cet officier fut arrêté, la justice militaire fut saisie de l'affaire, mais ne distribua pas une pièce aux prisonniers qui en auraient cependant eu si grand besoin.

En cette occasion-là, notre mission fut impuissante, hélas!

Un mot encore pour terminer ce tableau d'horreur que nous avons dû examiner dans tous ses détails: L'intendant en chef du camp de Nargin avait installé sur l'île même une grande porcherie. Cet élevage lui laissa des bénéfices d'autant plus beaux que ses cochons étaient servis avant les prisonniers affamés qui se ruaient sur les restes de cuisine et qu'on frappait alors de nagaïkas (ces cravaches à lanières de cuir). J'ai vu de mes yeux des prisonniers torturés par la faim chercher de la nourriture dans les détritus négligés par les porcs et ronger des os que les animaux dédaignaient!

* * *

Telle est en quelques pages la description que je puis donner de la grande, de l'horrible misère des prisonniers que nous avons visités dans cet enfer de Nargin. Il tombe sous les sens que ces malheureux n'avaient plus aucun désir de vivre, que les suicides furent nombreux et que le moral de ces hommes était au plus bas.

Jamais, je pense, le sort de prisonniers de n'importe quel pays du monde n'a été plus navrant que celui de ces êtres réduits à l'état squelettique, rongés de maladies, abreuvés de coups de crosse, après avoir été astreints aux plus durs travaux dans la Russie septentrionale, puis sur les bords de la mer Noire où la malaria les guettait ainsi que les fièvres récurrentes.

Malgré la surveillance exercée, malgré la censure, les journaux de Bakou avaient publié des articles sur Nargin où cette île était appelée l'« Ile de la Mort ».

Un des prisonniers de ce camp de la mort dit un jour que lui, quelque fervent

croyant qu'il fût, considérait le martyre du Christ comme peu de chose en comparaison des souffrances indicibles endurées par les prisonniers de Nargin dès le jour de leur arrivée jusqu'à leur mort.

Ajoutons que grâce aux efforts énergiques des organes de la Croix-Rouge, il fut possible de sauver 2800 prisonniers (dont 1800 Turcs) sur plus de 10 000 qui passèrent au camp de la mort et qu'on les fit transporter dans les hôpitaux de Bakou.

Dernières nouvelles de l'expédition de la Croix-Rouge suisse en Russie

Au moment de mettre sous presse, nous recevons une lettre détaillée du Dr Scherz, chef de notre expédition à Tsaritzine sur la Volga. Cette communication est datée de Tsaritzine le 18 juin, et c'est avec un peu de vague à l'âme que notre délégué rappelle que, pendant qu'il écrit, les membres de la Croix-Rouge suisse sont réunis en assemblée générale à Bâle.

Comme nos lecteurs le savent, notre mission a organisé un hôpital d'enfants de 100 à 150 lits. L'installation de cet hôpital a rencontré de très grosses difficultés dues spécialement au fait que la maison où sont maintenant soignés de pauvres petits affamés malades, était dans un état lamentable et qu'il est presque impossible d'obtenir des réparations dans un pays où tout — même la bonne volonté — manque. Portes et fenêtres ne fermaient plus, saleté repoussante partout. Quelques bois de lits et des grabats dans une maison où l'eau courante fait défaut, où tout est à revoir et à réorganiser, ...voilà devant quelle tâche se sont trouvés nos délégués en Russie.

Et cependant cet hôpital a pu être ouvert le 20 juin, après des pourparlers interminables avec les autorités. En attendant l'arrivée de gardes-malades venant de Suisse, ce sont six infirmières russes qui font le service sous les ordres de nos médecins suisses et de deux docteurs russes engagés sur place. Pour le service de nuit il y a deux sœurs et trois aides-infirmières; en outre, le Dr Scherz signale comme personnel: un portier, un infirmier, un menuisier, une lingère, une cuisinière et des aides aux étages, à la cuisine, à la buanderie, etc.

L'hôpital qui est une ancienne maison privée comprend une salle de réception; de là les petits malades passent dans la salle de bains où les cheveux leur sont coupés courts et où ils sont consciencieusement nettoyés; puis, vêtus d'habits d'hôpital, ils sont dirigés sur l'un des différents services organisés: chambres pour les cholériques, pour les typhiques, les dysentériques, etc. La maison comprend aussi un bureau pour le comptable et un local de pharmacie.

Notre délégué-chef estime que les salaires et l'entretien représentent une somme d'environ 100 millions de roubles par jour, c'est-à-dire 150 francs suisses à peu près, en dehors des vivres et médicaments apportés de Suisse.

Sur la maison flotte le drapeau international, tandis que le pavillon suisse a été placé dans le corridor d'entrée.

Nous espérons pouvoir donner dans un prochain numéro une vue de l'hôpital de la Croix-Rouge suisse à Tsaritzine.